

DORIA
ET
BARBEROUSSE

PAR

M. le Vice-Amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE

ESSAI D'ÉTUDE CONTRADICTOIRE

PAR

HENRI TAMINIAU

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ BOURGUIGNONNE D'HISTOIRE
ET DE GÉOGRAPHIE

Hommage respectueux
à M. le Baron de Mackau
L. Autewy

DORIA
ET
BARBEROUSSE

PAR
M. le Vice-Amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE

ESSAI D'ÉTUDE CONTRADICTOIRE

PAR
HENRI TAMINIAU
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ BOURGUIGNONNE D'HISTOIRE
ET DE GÉOGRAPHIE

PREMIÈRE PARTIE

I

Ligue conclue, sous les auspices de Paul III, entre le Pape, l'empereur Charles-Quint et l'Etat de Venise, au mois de mai 1537. — Déclaration de guerre de la Porte à la République de Venise. — Campagne de 1537.

Effrayé des progrès toujours croissants de l'Empire Ottoman, le pape Paul III s'était interposé entre François I^{er} et Charles-Quint, et les avait fait consentir à une trêve de dix ans. Venise, menacée par la Sublime-Porte d'une déclaration de guerre, employait toutes les finesses de sa diplomatie à détourner l'orage qui grondait sur elle. Les négociations en cours ne lui laissant que peu d'espoir, elle conclut, avec le Pape et Charles-Quint, un traité par lequel la République s'engage à fournir quatre-vingts galères; l'empereur en ajoutera quatre-vingts autres, tandis que le pape, de son côté, équipera trente-six vaisseaux. Marco Grimani, patriarche d'Aquilée, commandera la flotte pontificale; la flotte vénitienne obéira à Vincent Capello, et Doria, l'amiral de Charles-Quint, prendra le commandement suprême.

Ces conventions étaient à peine ratifiées que Soliman déclarait la guerre à Venise.

Le 17 mai 1537, le sultan quitte Constantinople ; arrive en Epire le 13 juillet et campe sur les bords du golfe d'Avlona. Le 15 août, Barberousse, Khaïr-ed-din, lui amène la flotte forte de cent vaisseaux.

Sorti du port de Messine le 17 juillet, Doria, à la tête de vingt-huit galères, prenait aux Turcs dix vaisseaux marchands qu'il livrait aux flammes. Le 22, à la hauteur de l'île Paxo, il rencontre douze galères ottomanes et s'en empare après un combat opiniâtre.

Depuis plus d'un mois, le sérasker de l'armée de Roumélie, Loufti-Pacha, dévastait la Pouille ; les murailles d'Otrante parvinrent seules à arrêter sa marche victorieuse. La déclaration de guerre à la république de Venise força le sultan à le rappeler. Loufti-Pacha rejoignit Khaïr-ed-din dans le golfe d'Avlona : il ramenait 10,000 captifs.

Le 18 août, Loufti-Pacha passe dans l'île de Corfou pour assiéger la forteresse ; mais la résistance inattendue des Vénitiens oblige le sultan à donner l'ordre de lever le siège. Le 7 septembre les troupes turques commençaient à se rembarquer et, tout déconfit, Soliman rentrait à Constantinople le 1^{er} novembre 1537.

Tels sont, brièvement résumés, les faits qui

marquèrent la campagne de 1537, campagne productive il est vrai, mais en somme peu remarquable.

Tandis que les deux tiers de la flotte ottomane rentraient dans le Bosphore pour y prendre leurs quartiers d'hiver, Barberousse, le corsaire barbaresque, parcourait en plein automne la mer Egée avec soixante-dix galères et trente galiotes, faisant une ample récolte de captifs destinés à garnir les chiourmes ottomanes lors de la nouvelle campagne.

On évalue à 18,000 le nombre des prisonniers qu'il ramena à l'arsenal de Stamboul.

En corsaire connaissant son métier, Barberousse ne voulut jamais admettre les chrétiens comme rameurs à bord des vaisseaux lui appartenant en propre. Avec quarante galères équipées de rameurs turcs, il se croyait de force à en affronter quatre-vingts.

II

Campagne de 1538. — La flotte ottomane quitte le Bosphore le 7 juin 1538. — Elle lève des contributions dans l'Archipel.

D'après les ordres précis de Soliman, la campagne devait s'ouvrir avec cent cinquante ga-

lères. Fin mai, l'arsenal de Constantinople ne peut fournir que quarante des vaisseaux mis en chantier au commencement de l'hiver. Barberousse demande avec insistance à prendre la mer : à cette heure Salih-Reïs doit avoir quitté Alexandrie, convoyant vingt vaisseaux marchands, qui deviendront infailliblement la proie des chrétiens si Doria se porte à la hauteur de Candie.

Les vizirs ferment l'oreille à ce raisonnement. Les ordres du sultan sont formels, disent-ils, nous nous garderons bien de les enfreindre.

Barberousse finit pourtant par l'emporter et, le 7 juin 1538, il prend la mer. Sa première opération fut une descente dans les îles de l'Archipel, afin d'y lever des contributions de guerre et d'y ramasser des esclaves. Skiatho, la plus importante des sept îles qui couvrent le golfe de Volo, était défendue par un château fort. L'Ottoman y débarqua des troupes et de l'artillerie et, après avoir battu le château en brèche pendant six jours et six nuits, il l'emporta d'assaut. La garnison fut massacrée ; mais la clémence intéressée du vainqueur épargna les habitants : il emmena de l'île 3,400 rameurs.

Dans les premiers jours de juillet, Barberousse fut rejoint par quatre-vingt-dix navires de Constantinople et vingt galères d'Égypte commandées par Salih-Reïs. La flotte étant au com-

plet, l'amiral turc mit encore à contribution Skyros, Tine, Serpho, Andros ; en tira 8,000 ducats environ et, sans plus différer, mit le cap sur Candie. Il attaqua successivement, mais sans succès, les places de Rethymo et La Canée. Les villes ne cédant pas, Barberousse ravagea l'île et livra plus de quatre-vingts villages aux flammes. Scarpanto, Piscopia, Stancho, Stampalie furent dévastées et mises à rançon.

C'est de cette campagne que date la coutume qu'eurent les capitans-pachas de visiter annuellement les îles de l'Archipel. Le tribut établi par Barberousse ne fut supprimé que par la guerre de l'indépendance consacrée par l'acte du 3 février 1830.

III

Concentration de la flotte chrétienne. — Doria se fait attendre deux mois. — Tentative impuissante de Marc Grimani sur le château de Prévésa. — Situation respective des forces en présence.

Pendant que la flotte ottomane était occupée à de lucratives opérations, les chrétiens rassemblaient à grand-peine leurs forces navales. Ces forces étaient considérables : 59 à 60,000 hommes, 195 navires, 2,594 canons ; mais, tandis que Venise voulait les employer à défendre la

région ionienne, Charles-Quint demandait une expédition tendant à détruire les établissements barbaresques. Ces intérêts contraires étaient la cause de délibérations interminables.

La concentration des escadres chrétiennes devait se faire à Corfou ; elle s'opérait lentement. Les Vénitiens, sous les ordres de Vincent Cappello, arrivèrent les premiers au rendez-vous. Le 17 juin, Marc Grimani amène à son tour la flotte pontificale. Le patriarche d'Aquilée appartenait à cette puissante famille vénitienne, dont un des membres, Antonio Grimani livra la déplorable bataille de Zonchio (12 août 1499). Au bout de deux mois, Doria n'avait pas encore donné signe de vie.

Fatigués d'une inaction qui leur fait perdre une occasion précieuse, les commandants des deux flottes réunies décident de tenter une descente sur les rivages ennemis, car, si Doria s'attarde à Aigues-Mortes et à Gênes, Barberousse, lui, fait du biscuit à Négrepont. « La flotte était très incomplètement armée ; mainte galère, dans l'escadre du pape surtout, ne comptait guère plus de deux hommes par rame : » si le coup de main réussissait, on pouvait compléter l'équipement.

Grimani avait jeté ses vues sur le golfe d'Arta. L'entrée de ce golfe n'est défendue que par la vieille forteresse de Prévésa, bâtie sur

l'emplacement de Nicopolis, en face du promontoire d'Actium. Le chef de la flotte pontificale se fait fort, avec ses seuls moyens d'action, d'emporter la place.

Il part de nuit, arrive à l'improviste, jette ses troupes à terre et fait franchir à ses vaisseaux l'étroit goulet. Bien que surprise, la forteresse ne se laisse pas intimider ; elle répond vigoureuusement au feu des galères et Grimani se voit forcé de faire des approches régulières. Après trois assauts successifs donnés sans succès, il se hâte de rembarquer ses troupes et revient à Corfou pour y réparer ses vaisseaux et faire soigner ses blessés.

L'impression produite par la tentative avortée de Grimani fut mauvaise et ne pouvait qu'ajouter au prestige déjà trop grand des armes musulmanes.

Le 5 septembre, l'escadre de Doria est signalée enfin par les vigies de l'île. Cette escadre ne se composait que de quarante-neuf galères ; le reste de la flotte, contrarié par le calme et des brises incertaines, n'arriva que le 22 septembre.

La flotte vénitienne comptait dans ses rangs quatorze naves ; Doria lui adjoignit quatorze des siennes et mit les trente-six qui lui restaient sous les ordres de son neveu et lieutenant Franco Doria. Les naves vénitiennes eurent pour chef Alessandro Condulmiero, capitaine du galion de

Venise. Ce galion, valant toute une escadre à lui seul, espèce de citadelle mouvante hérissée de canons, devait protéger le développement de la flottille des galères.

Les flottes chrétiennes ayant opéré leur jonction, nous sommes arrivés au point en litige, objet de ce travail.

Doria devait-il attaquer? Ayant l'ordre formel de combattre, les circonstances le lui permettaient-elles? N'ayant pas combattu, est-il blâmable? et a-t-il trahi la confiance qu'on avait mise en lui?

M. de la Gravière est affirmatif sur toutes ces questions.

L'étude des différentes phases de la bataille semble autoriser un avis tout opposé, avis qu'on peut soutenir avec des arguments et des faits *tirés exclusivement* du travail de l'amiral.

Voici quelle était la position respective des deux armées en présence.

FLOTTE CHRÉTIENNE

La flotte chrétienne comprenait environ deux cents bâtiments, sous les ordres de deux Vénitiens qui devaient obéissance à un troisième amiral, Génois d'origine, par conséquent ennemi de ses collaborateurs. Ces trois commandants étaient au service de trois puissances, aux in-

térêts divergents, cherchant à s'humilier mutuellement afin de s'arracher la prépondérance politique, partant habituées à se défier l'une de l'autre. Il n'est pas téméraire de penser que les instructions données aux commandants des flottes ont dû se ressentir de ce manque de confiance. Enfin, les amiraux étaient Italiens et Italiens de l'époque qui a enfanté Machiavel et les Borgia : on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'une telle flotte n'était rien moins qu'homogène. La tentative infructueuse de Grimani sur Prévésa nous apprend que les vaisseaux étaient mal armés et mal équipés, car ce coup de main manqué était précisément tenté dans le but de se procurer les rameurs qui faisaient défaut. Il fallait aller à Sainte-Maure ou à Corfou pour trouver un asile fortifié capable de protéger les flottes contre une attaque victorieuse ou chercher un abri contre la tempête.

En résumé, nous voyons une force matérielle énorme au service d'une force morale insignifiante pour ne pas dire nulle, combattant dans les circonstances les plus défavorables.

FLOTTE OTTOMANE

La flotte ottomane est forte de cent vingt-deux navires, bien armés et bien équipés, car, nous le savons, Barberousse avec les quarante galères

qui lui appartiennent en propre, n'aurait pas craint d'en affronter quatre-vingts. Cette armée, très respectable, au service d'un maître unique, est commandée par les plus célèbres corsaires de l'époque, Torghoud dit Dragut, Tabach, Mourad, Guzeldjé, Sinan, Salih-Reis, tous gens habitués à vaincre et disposés à mépriser les chrétiens qui viennent, tout récemment encore, de se faire battre à Prévésa. Le chef de ces corsaires fameux est Barberousse, « qui allie à la prudence du diplomate le courage du soldat, » suivant l'expression même de M. de la Gravière. Cette flotte si bien armée, si bien commandée, est adossée à une côte amie d'où elle peut tirer des ressources de toutes sortes; par surcroît d'avantages, le goulet de la rade qui lui sert de mouillage est commandé par la citadelle qui vient d'infliger un échec sensible à une partie des forces chrétiennes. Mais ce n'est pas tout, comme si tous les éléments combinés eussent voulu combattre pour le croissant, l'orage gronde au loin, menaçant d'anéantir les bâtiments qui tiennent la haute mer.

Et puis, quand bien même les vaisseaux de Barberousse seraient anéantis, les chantiers de Constantinople ne sont-ils pas assez puissamment outillés pour pouvoir remettre à la mer, et en très peu de temps, une flotte supérieure à celle-ci. Si l'eunuque qui était chargé de sur-

veiller Barberousse ne nous l'avait pas dit sans détours, l'expédition improvisée à Suez l'année précédente nous en serait un sûr garant; par conséquent, si considérable qu'eût été la perte, elle n'était point irréparable: le fanatisme musulman pouvait se donner libre carrière sans arrière-pensée.

En résumé, nous trouvons une force matérielle considérable au service d'une force morale colossale, et combattant dans les circonstances les plus favorables.

Étant donnée cette situation des forces en présence, la victoire devait appartenir non au plus fougueux ou au plus brutal, mais au plus circonspect.

IV

Barberousse arrive à Prévésa. — Quel jugement faut-il porter sur Doria et sur Charles-Quint ?

C'est pendant qu'il faisait des vivres à Négrepont que Barberousse apprend l'escarmouche de Grimani. Il fait choix sur-le-champ de ses meilleurs marcheurs et les envoie en reconnaissance. Les éclaireurs comptent quarante bâtiments chrétiens mouillés dans le golfe d'Arta. Au reçu du rapport de ses envoyés, Barberousse

donne sur l'heure l'ordre d'appareiller : quand il arrive devant Prévésa, la rade est vide. L'amiral turc, qui connaît la disproportion de ses forces avec celles dont peut disposer l'ennemi, ne veut pas courir de sa propre autorité les chances d'une bataille navale ; son avant-garde ayant capturé un bateau pêcheur dans les eaux de Corfou, il en envoie l'équipage à Constantinople et, en attendant les ordres du sultan qui commandera en connaissance de cause, après avoir interrogé les prisonniers, il entre dans le golfe d'Arta qui lui offre toute la sécurité désirable.

Ici M. de la Gravière ouvre une parenthèse et, comparant entre elles les batailles d'Actium et de Prévésa, livrées sur le même emplacement à 1569 années d'intervalle, il conclut : « La mobilité, la confiance qu'inspire à des coques légères leur faible tirant d'eau, triomphèrent dans les deux occasions de la force massive paralysée par l'état de la mer, les inégalités du fond et les caprices du vent. »

Pour ce qui est de la bataille de Prévésa, avant de parler de vainqueurs et de vaincus, il faudrait tout d'abord démontrer :

1° Que Doria, en se rendant à Corfou, y allait avec l'ordre formel et la volonté d'attaquer ; ce qui n'est aucunement prouvé ;

2° Que les circonstances lui permettaient l'at-

taque ; ce qui n'est pas démontré ; bien au contraire !

Dans le jugement qu'il porte sur l'affaire de Prévésa, l'amiral essaie de répondre à ces deux questions ; nous citons textuellement :

« Jamais affaire ne fut plus ignominieuse, la prétendue fuite de Cléopâtre et d'Antoine serait de l'héroïsme auprès de l'abandon d'un champ de bataille où les chances les plus inespérées promettaient une victoire certaine. Des historiens, pour excuser Doria, ont supposé que l'amiral génois agissait en vertu d'ordres secrets ; ils ont prétendu que Charles-Quint, après avoir compromis Venise dans une guerre contre le Grand-Seigneur, ne songeait qu'à tirer sa flotte du jeu ; qu'il avait même engagé à ce sujet des négociations personnelles avec Barberousse. Dans le champ des suppositions toutes les hypothèses sont possibles. N'a-t-on pas dit aussi que Louis XIV, allié de l'Angleterre en l'année 1673, recommanda au maréchal d'Estrées, quand il l'envoya rejoindre le prince Rupert, de laisser les flottes anglaise et hollandaise se détruire mutuellement, pendant qu'il maintiendrait par de fausses manœuvres l'escadre du roi en dehors de l'action ? Toutes ces noirceurs ne supportent pas l'examen. On veut protéger la réputation de Doria, et on livre à la légère, je crois, la renommée de Charles-Quint, un des plus grands rois

qui aient honoré le trône. Il est inutile d'attribuer des motifs cachés à une conduite dont les annales militaires n'offrent que trop d'exemples.

« Doria, troublé par la fière ordonnance de la flotte ottomane, *en proie aux inquiétudes que lui inspiraient la saison avancée et ce littoral fécond en naufrages*, a tout simplement été inférieur à lui-même. Il s'est perdu dans des manœuvres qu'il croyait savantes et qui n'étaient que le symptôme trop évident de sa défaillance. Plus d'un amiral, dans nos guerres modernes, a commis, pour le malheur de sa gloire, la même faute. » « Trois fois, dit un écrivain musulman, Khaïr-ed-din essaya de séparer les galères infidèles des gros vaisseaux à l'abri desquels elles s'étaient retirées; trois fois les galères lui échappèrent comme des renards qui fuient à l'aspect du lion! » Si Doria n'eût pas été couvert par la reconnaissance de Gènes et par le besoin que Charles-Quint avait de ses services, il sortait de ce combat déshonoré. La politique devait perdre l'amiral Byng; elle sauva le restaurateur de la liberté génoise. Il y a toujours de la politique au fond de ces jugements que l'histoire accepte et enregistre trop souvent sans contrôle.

« Charles-Quint ne retira pas, pour un moment de faiblesse, sa confiance au marin dont les services lui devenaient plus indispensables que jamais : et, remarquons-le, Charles-Quint

n'eut pas à se repentir de son indulgence. Pendant près de vingt-deux années, la flotte qui fit si pauvre figure à Prévésa, commandée de nouveau par le vieil amiral ou par son petit-neveu, garantit à l'Espagne la prépondérance maritime dans le bassin occidental de la Méditerranée. Doria mourut à l'âge de quatre-vingt-douze ans, comblé d'honneurs et en possession de toute sa gloire; six ans avant sa mort, il montait encore ses galères : on ne saurait donc que féliciter le rival de François I^{er} de n'avoir pas immolé cet utile serviteur aux ardentes récriminations de l'Italie. *L'empereur mit une telle chaleur à couvrir le chef de son escadre*, il l'accabla de tant d'éloges outrés, que des soupçons injurieux devaient nécessairement en rejaillir jusque sur sa personne. J'ai déjà dit le cas qu'il fallait faire de ces imputations.

« En fait de soupçons, il en est un pourtant, je le confesse, que je ne serais pas éloigné d'accueillir. Je me demande parfois si le plus grand homme de mer de l'époque était bien véritablement marin. Entré dans la carrière à l'âge de quarante-six ans, ne fut-il pas plus facile à déconcerter par un incident de mer que ne l'aurait été Capello?...

« Ce qu'on peut dire de mieux en faveur de Doria, étourdi et dévoyé par sa fausse science, c'est qu'il ne comprit certainement pas toutes

les conséquences de son inaction. Il s'imaginait, sans doute, n'avoir fait que manquer l'occasion d'une victoire, il créait en réalité, dès ce jour, au profit des Turcs, le funeste ascendant qui subsista jusqu'à la bataille de Lépante.

« Soliman ne s'y trompa point. Il était à Yamboli, dans la Roumélie orientale, à cent kilomètres environ au nord d'Andrinople, quand il apprit l'issue d'une bataille qu'il n'aurait peut-être pas osé autoriser. Ce sultan, que la chrétienté appelait déjà Soliman-le-Grand, n'essaya pas de dissimuler la joie profonde qu'un tel succès lui faisait éprouver. La ville de Yamboli fut illuminée le soir même, et le trésorier impérial reçut l'ordre d'augmenter de cent mille aspres, à percevoir sur les biens de la couronne, la solde annuelle du vainqueur de Prévésa. »

Fort heureusement pour les mémoires de Charles-Quint et de Doria, ce jugement n'est pas sans appel.

Ainsi donc, voilà une affaire qualifiée d'ignominieuse. Doria est un lâche, sa conduite tout entière en est la preuve. Comment Charles-Quint traite-t-il cet amiral couvert de tant d'ignominie ! comment accueille-t-il cet homme coupable de tant de lâcheté ! Il lui confirme sa confiance, en dépit des clameurs de l'Italie courroucée ! Il le comble d'honneurs et l'accable d'éloges outrés ! Pour un des plus grands rois

qui aient jamais honoré le trône, il y a là une façon d'agir bien étrange : était-il dupe ou trompeur ?

Si on rapproche cette manière d'être à l'égard de Doria du retard inexplicable de deux mois que mit la flotte espagnole à gagner Corfou, il y a chez nous une forte tentation de donner raison aux historiens qui ont soutenu cette prétention d'ordres secrets forçant Doria à l'inaction.

« N'a-t-on pas dit, ajoute l'amiral, que Louis XIV, en 1673, recommanda au maréchal d'Estrée de laisser les flottes anglaise et hollandaise s'entre-détruire : de telles noirceurs ne supportent pas l'examen. »

Et pourquoi pas ?

Les preuves matérielles de ces ordres secrets n'existent pas. Peut-être Charles-Quint ne les a-t-il jamais donnés ; mais, en politique, toutes les hypothèses sont admissibles. Quand on lit l'histoire avec impartialité, dans un but d'instruction personnelle, on s'aperçoit vite qu'à toutes les époques, et chez tous les peuples, la morale diplomatique n'a aucun rapport, même éloigné, avec la morale qui régit les individus, et on est tenté de se demander si ce qui est crime dans les relations privées ne deviendrait pas action méritoire dans le commerce politique ?

L'histoire du pays de France, pour ne parler que de ce qui nous touche, n'est-elle pas pour

ainsi dire pavée de félonies et de meurtres qui avaient l'acquisition ou la consolidation d'un trône pour objet et la politique pour excuse!

A une époque contemporaine, n'entendons-nous pas un diplomate, trop grand pour notre malheur, nous jeter à la face : La force prime le droit? Dernièrement encore, dans une discussion à la tribune de son pays, ce même diplomate n'est-il pas venu affirmer qu'il ne fait aucun état de ses alliés et, qu'en cas de conflit, il essaierait de se tirer d'affaire tout seul? Si cet homme d'Etat s'est permis de traiter ses alliés avec une telle désinvolture, c'est qu'il sait qu'il n'y a pas d'alliance qui tienne, alors que les intérêts sont contraires!

Pourquoi Charles-Quint, qui était un grand diplomate, aurait-il échappé à des nécessités qui semblent inhérentes au métier d'homme d'Etat?

Dans la journée de Prévésa, l'occasion se présentait de se débarrasser de rivaux exécrés (ils étaient Vénitiens). Si Doria a abusé de sa situation de commandant en chef, du moins l'a-t-il fait avec tant de prudence que ceux qui ont incriminé sa conduite n'ont pu fournir aucune preuve et en ont été réduits aux conjectures.

Nous irons plus loin dans le champ de l'hypothèse. Doria devait connaître à fond le tempérament de ses collaborateurs et s'il s'est attardé deux mois à Aigues-Mortes et à Gênes, sans

motifs plausibles, rien ne prouve que ce n'était pas pour les inciter à commettre l'imprudence, qui a failli être si fatale à la flotte pontificale, lors de la tentative impuissante de Grimani sur le château de Prévésa.

Enfin, voici ce que Brantôme écrit, à propos de la rupture entre François I^{er} et Doria. Ces quelques lignes d'un contemporain éclairent d'un jour assez vif la morale diplomatique au XVI^e siècle et autorisent les opinions les plus risquées.

« Si le sieur André Doria, dit Brantôme, ne se fut départi malcontent du Roi, Naples était à nous, mais le Roi l'alla mécontenter et lui ôter la charge et généralité de ses galères, pour la donner à un homme qui ne savait que ce c'était qu'une mer, un port et une galère, non pas une fuste, — qui était M. de Barbezieux, — lequel certainement était bon homme de guerre et bon capitaine pour la terre. André Doria avait le cœur grand. Se voyant ainsi maltraité, il changea de parti. Le Roi lui envoya demander les prisonniers qui avaient été pris au combat naval de Naples par Philippino Doria en 1528; il lui manda qu'il lui en avait assez donné et qu'il se contenta du prince d'Orange pris à Porto-Fino en revenant d'Espagne et d'Hugues de Moncade, sans lui en avoir donné une seule récompense de rançon. C'était assez. On dit que le

Roi fut fort irrité de cette réponse. Il l'amadoua de paroles, pensant l'apaiser et le rappeler, s'il eût pu, et, étant en son pouvoir, lui faire trancher la tête. André Doria lui renvoya son ordre, — le collier de Saint-Michel — et alla faire révolter Gênes. »

Quoi qu'il en soit de tout ce qui précède, deux faits restent acquis à l'histoire : Le retard inexplicable de la flotte espagnole et la faveur, non comprise, de l'empereur envers l'amiral auteur d'une action qualifiée ignominieuse par M. de la Gravière.

Comme corollaire à ces deux faits, nous poserons les trois conclusions suivantes :

1° Ou Doria, obéissant à des ordres secrets, n'a pas fait à Prévésa tout ce qu'on était en droit d'attendre de lui et des forces dont il disposait. Il n'aurait été alors que l'instrument servile d'une politique déloyale : dans ce cas, le jugement de l'histoire devrait condamner non pas Doria, mais bien Charles-Quint. Il n'existe aucune preuve de ces ordres secrets.

2° Ou Doria, malgré les ordres reçus, n'a pas fait ce qu'il devait, ce qu'il pouvait. En le protégeant, en lui donnant des éloges outrés, Charles-Quint eût fait preuve d'une incapacité notoire en matière politique et militaire ; il aurait joué un rôle de dupe. Il nous paraît puéril de protester contre une semblable assertion.

3° Ou Doria a fait tout ce qu'un amiral dans une situation semblable pouvait tenter, alors Charles-Quint, en le protégeant contre l'Italie en courroux, s'est grandi de toute la supériorité de son amiral.

Cette dernière opinion paraît la seule acceptable, et, au lieu de dire : Ces noirceurs ne supportent pas l'examen, essayons de trouver la preuve que le génie de Doria était bien digne de servir la grandeur de Charles-Quint.

DEUXIÈME PARTIE

V

Impuissance de la flotte chrétienne.

Le 25 septembre, sa flotte étant au complet, Doria donne le signal du départ et les 200 navires se dirigent rapidement vers le sud. Le soir même la flotte arrive au cap de Prévésa et mouille dans une situation défavorable; le galion Condulmiero trouve à peine assez d'eau pour flotter, et le mouillage extérieur est sans abri contre les vents qui soufflent du nord au sud en passant par l'ouest. Une assez forte houle battait en côte; naves et galères roulèrent toute la nuit bord sur bord. Le 26 au matin, le vent d'ouest tomba et fut remplacé par une légère brise du nord. Qui profiterait de cette accalmie, nous dit la brochure? S'il y avait accalmie, le temps menaçait donc! Et si la tempête grondait dans le lointain, était-il prudent à la flotte chrétienne de s'engager à fond, alors qu'elle se trouvait à 55 ou 60 milles de toute côte amie?

Des deux côtés on inclinait vers l'inaction. Barberousse manquait d'ordres pour engager

une aussi grosse partie; Doria ne pouvait songer à attaquer de vive force une flotte aussi solidement embossée. Seul un débarquement pouvait lui offrir quelques chances de succès. C'était une des appréhensions des Turcs.

Le débarquement de Grimani n'a pas abouti; mais Doria dispose de moyens plus puissants, aussi les reïs assemblés pressent-ils Barberousse de parer aux dangers d'une descente. Sinan-Reïs, surtout, dont l'orgueil de vieil Osmanli est froissé par la prééminence du roi d'Alger, se distingue entre tous. Pour lui, ne pas s'opposer à un débarquement probable des chrétiens, est une faute impardonnable frisant la trahison.

Sinan-Reïs n'avait point complètement tort de craindre un débarquement. Dans le conseil tenu le matin même par André Doria, l'idée en avait été débattue sérieusement. Fernand de Gonzague, commandant des troupes, l'appuyait de tout son pouvoir: « Puisqu'on ne peut, disait-il, « aller droit à l'ennemi forcer sous son canon et « sous celui de la citadelle l'entrée de la rade, « pourquoi ne tenterions-nous pas de réduire le « château de Prévésa? Maîtres de cette hauteur, « nous fermerions la passe en y coulant des « vaisseaux chargés de pierres, et nous aurions, « dans un délai plus ou moins prolongé, la « flotte ottomane à notre merci. » L'avis de Fernand de Gonzague semble quelque peu obscur

et aurait besoin d'être expliqué. Que Richelieu, à La Rochelle, fasse fermer la passe et en attende grand succès, la chose se comprend : il était maître de la campagne; mais à Prévésa, la campagne appartenait aux Turcs, la réponse de Doria va le prouver. Barberousse, maître de la campagne, et la passe étant fermée, qu'aurait fait l'amiral turc? Fort probablement ce qu'a fait Château-Renault à Vigo. Quel triomphal résultat! C'était bien la peine de mettre en mouvement Doria et ses 60,000 hommes pour venir détruire quoi? des bois de charpente. Et puis, pour aboutir, il faudrait « un délai plus ou moins prolongé; » ce temps, l'armée chrétienne n'en peut pas disposer. Au surplus, voici la réponse de Doria : « L'avis est fort bon en apparence; au fond, il serait dangereux à suivre. Barberousse doit avoir mis à terre une partie de ses troupes, et la cavalerie qui a contraint Grimani à se rembarquer ne manquerait pas d'accourir à nouveau de l'intérieur du pays. En privant nos vaisseaux de leurs soldats, nous nous exposerions à combattre sur mer dans des conditions déplorables. Comment d'ailleurs songer à s'engager dans une opération qui demanderait du temps pour être menée à bonne fin? La saison avancée peut d'un instant à l'autre obliger la flotte à fuir devant la tempête. »

Le raisonnement était sans réplique, nous dit-on.

S'il en est ainsi, peut-on être bien venu à réclamer une action sérieuse, décisive, alors que dans le conseil de guerre qui précède cette action on admet sans discussion possible que la saison avancée peut, d'un instant à l'autre, obliger la flotte à fuir devant la tempête.

Il eût mieux valu tenir ce langage avant d'être venu montrer aux Turcs, par des hésitations et une impuissance trop flagrantes, la force de leur situation. Personne assurément ne songeait à « braver à la fois l'artillerie du château, le feu des galères ennemies, les hauts-fonds et l'étranglement de la passe. Octave occupait la plage que Gonzague voulait conquérir, et cependant Octave prit le parti d'attendre Antoine au large. Doria, en écartant toute idée d'une entrée de vive force, ne fit donc qu'imiter la prudence du jeune triumvir. » L'amiral constate qu'en bonne justice on ne saurait l'en blâmer.

« Toutes les décisions de cette mémorable et instructive campagne, dit-il, portent de part et d'autre l'empreinte de la circonspection, plus d'une fois, en écoutant Doria, on croit entendre Barberousse. Le chef chrétien et le chef musulman ont, dans les conseils du 26 et du 27 septembre, tenu un langage tout à fait identique.

Pouvait-on donc se promettre de chefs vieillis dans le commandement une conduite plus aventureuse ? »

VI

La flotte chrétienne, après une escarmouche insignifiante, se décide à faire route pour Patras. — La flotte ottomane sort de la baie pour offrir le combat à Doria.

Barberousse, qui avait contraint Doria, quelques années auparavant, de se rembarquer à Cherchell, connaissait bien son adversaire, il savait que le chef chrétien ne sacrifierait pas sans motif un seul de ses soldats et qu'il tiendrait toutes ses forces sous sa main en vue d'un effort capital. Le langage que le musulman tenait à ses soldats nous fait pressentir la conduite que pourra tenir Doria pendant la bataille. « Mes frères, dit-il à Barberousse à ses capitaines, vous voulez transporter des canons à terre, élever des redoutes sur cette plage découverte, parce que vous pensez que les chrétiens s'appêtent à y débarquer. L'artillerie ennemie, je vous en préviens, gênera considérablement vos travaux. Ce ne serait rien encore ; mais qu'arrivera-t-il si Doria, partageant ses forces, profite du moment où nos vaisseaux seront dégarnis de leurs troupes pour les attaquer ? »

« Ce n'est point avec 5,000 hommes que nous en repousserons 20.000. Le fort de Prévésas, croyez-le bien, se défendra suffisamment par lui-même ; notre affaire à nous est de songer à la flotte et de n'affaiblir en aucune façon ses moyens de défense. Si les infidèles essaient de forcer l'entrée du port, il est très probable qu'ils perdront leur temps à nous canonner. — Telle est, vous le savez, la coutume de ces chiens maudits. — Nous irons, nous autres, à l'abordage, et nous les enlèverons, avec le secours de Dieu. Il faut seulement que nos équipages demeurent au complet. »

Plus loin, M. de la Gravière posera la question : Le cœur a-t-il manqué à Barberousse au moment de donner l'assaut ? Voilà la plus belle réponse à opposer à une telle demande.

Dans ce discours, Barberousse insiste sur la nécessité de maintenir les troupes à bord ; si, par trois fois, il revient sur cette idée, c'est que non seulement il sait à quel ennemi il a affaire, mais qu'il connaît aussi cette mer Ionienne sur laquelle le sort l'appelle à combattre. Son instinct de vieux coureur lui fait pressentir que l'Auster va déchaîner ses fureurs et que Doria ne voudra pas, dans ces conditions, risquer les chances d'une bataille : l'Ottoman se défie d'un coup de main. Cette idée s'empare de lui tout entier, et sa conviction est telle, que tout à

l'heure, sur le point de s'élancer à l'abordage du galion de Venise, il arrêtera court l'élan de ses soldats et se contentera d'une canonnade assez peu dangereuse en somme.

Barberousse ne possédait pas alors l'ascendant qu'une série de succès non interrompue devait lui assurer un jour ; ses observations restèrent sans effet sur le conseil : « Seigneur, reprit avec hauteur Sinan-Reïs, votre avis peut être bon ; je n'en pense pas moins que le nôtre est préférable. » Barberousse prit le parti de dissimuler. « Rendons-nous d'abord sur les « lieux, dit-il, nous jugerons mieux ce qu'il « convient de faire. » L'inspection des lieux ne fit que confirmer le capitain-pacha dans sa conviction première. Capitaines et janissaires persistaient également dans leur sentiment. « Il « est vraiment étrange, se disaient entre eux « les joldaks — soldats turcs composant la garnison des galères — que Khaïr-ed-din fasse si « peu de cas des conseils d'un homme tel que « Sinan-Reïs ! Ce corsaire voudra-t-il donc tous « jours n'agir qu'à sa fantaisie ? »

Levant les yeux au ciel et murmurant dans sa barbe rousse quelques mots qui n'auraient sans doute pas été du goût de son entourage, Khaïr-ed-din se résigna. Que la volonté de Dieu s'accomplisse, ce qui est écrit doit fatalement arriver ! Ordre est donné de débarquer des ca-

nons : Mourad-Reïs sera chargé de la construction des batteries.

« A peine la tranchée est-elle ouverte que la sagesse de Barberousse, à la confusion de ses contradicteurs, apparaît dans tout son jour : les troupes turques ne peuvent soutenir le feu violent des galions et des naves. Après avoir subi de grandes pertes, les soldats de Mourad-Reïs doivent baisser pavillon devant la mitraille. Doria, pendant ce temps, fait tâter la passe par un détachement de galères. Barberousse oppose sur le champ, à ces éclaireurs, un égal nombre de vaisseaux à rames. On se canonne, on se harcèle pendant toute la journée. Cette agitation si bruyante sera sans résultat, n'y voyez qu'une satisfaction donnée aux impatients ; Doria ni Barberousse ne veulent combattre. Barberousse se défie de son infériorité numérique. Doria, parviendrait-il, à force de provocations, à faire sortir la flotte ottomane de son inertie, hésiterait encore à risquer un combat sérieux, *sachant bien que les suites de ce combat exposeraient au naufrage des naves démâtées et des galères privées par l'abordage de la majeure partie de leurs rames.* On sait quels ravages produisit la tempête dans l'armée victorieuse que la mort de Nelson laissait le soir de Trafalgar aux soins de Collingwood. »

Cet alinéa, est tout entier à méditer ; chaque

membre de phrase devient un argument en faveur de la thèse que nous soutenons, à savoir que Doria, malgré sa force numérique, malgré la légitime ardeur qu'il pouvait ressentir de vouloir se débarrasser de son rival, répugnait à s'engager à fond.

L'affaire de Prévésa ne peut se comparer ni à Actium, ni à Trafalgar. A Actium, c'était la prépondérance de deux factions l'une sur l'autre qui était en discussion; à Trafalgar, la suprématie des mers était l'enjeu de la bataille. Des affaires de cette sorte ne peuvent se remettre : hésitation, dans ce cas, devient souvent synonyme de défaite. A Prévésa, ce n'était plus deux parties de nation ou deux nations rivales jouant l'une contre l'autre : c'étaient deux idées ennemies se choquant dans une lutte sans trêve ni merci, et le vaincu devait s'attendre à disparaître de la scène politique dans un avenir plus ou moins éloigné : on comprend qu'avec une perspective pareille deux hommes de la valeur de Doria et de Barberousse aient fait violence à leurs sentiments personnels de corsaires, pour ne se souvenir que de la lourde responsabilité qui leur incombait. Qu'un soldat se fasse tuer bravement, c'est son métier, la chose ne surprend pas; mais un général n'est pas seulement un soldat, il ne lui est plus permis de disposer de sa personne, alors qu'il a accepté la direction

d'une opération. Si nos officiers s'étaient toujours persuadés de cette vérité et y avaient conformé leur conduite, bien des deuils désastreux auraient été, depuis vingt ans, évités à notre pays. Doria, avec son tempérament de manœuvrier et de politique, avait compris la situation, et, plutôt que de jouer sur une seule carte l'unique force du monde chrétien, il a préféré se retirer de la lutte en remettant la partie à une occasion plus propice. Doit-on l'en blâmer? Que les admirateurs de la bataille de Lépante formulent eux-mêmes la réponse.

Bien plus, on peut émettre cette opinion que si l'empire ottoman n'est plus actuellement qu'une puissance de second ordre destinée, dans un avenir plus ou moins rapproché, à devenir la proie de la Russie, c'est peut-être aux manœuvres de Doria à Prévésa que le monde européen en est redevable. Que se serait-il passé, en effet, si Doria avait engagé la bataille? Il aurait été victorieux, nous dit-on. Cette assertion n'est rien moins que prouvée. Admettons pourtant la chose comme assurée; la flotte chrétienne se trouvait alors dans le cas cité précédemment : « les suites du combat auraient exposé les naves démâtées et les galères privées de leurs rames à toutes les fureurs de la tempête, » autrement dit à une destruction inévitable. Les deux flottes détruites simultanément,

qui aurait ramassé le sceptre de l'empire des mers ? Sans aucun doute, le gouvernement qui aurait pu, à bref délai, remettre en ligne une flotte bien armée et bien équipée. Or, tandis qu'au moment d'entrer en campagne, la flotte chrétienne tente un coup de main afin de se procurer les rameurs qui lui font défaut, la flotte ottomane se présente au combat dans des conditions telles que quarante de ses galères ne craindraient pas d'en affronter quatre-vingts, et, pendant que cette flotte puissante tient la Méditerranée, une autre flotte, improvisée de toutes pièces au village de Suez, va ravager les Indes et met les Portugais dans une position assez critique. Dans une telle situation, il nous semble que le doute n'est guère possible et que la perte de la bataille de Prévésa aurait eu pour l'Islam vaincu un résultat identique à celui que la bataille de Trafalgar a eu pour l'Angleterre victorieuse.

Mais revenons à la bataille de Prévésa.

La nuit venue, Mourad-Reïs, désireux de faire oublier la retraite qui donne si bien raison à Barberousse, envoie attaquer le galion de Venise par quelques bâtiments légers. Le navire, qui était sûr ses gardes, n'eut pas de peine à repousser cette attaque.

Le 27 au matin, Doria prend le parti de poursuivre sa route vers le golfe de Lépante. Les

galères remorquent les naves ; trop lourd pour être ainsi trainé, le galion est laissé à ses propres forces. La flotte se dirige lentement vers le sud, en longeant la côte occidentale de Sainte-Maure. A la vue de la flotte chrétienne évacuant son mouillage, les musulmans se laissent dominer par l'impatience, que la mitraille des bâtiments de Doria avait quelque peu contenue. L'eunuque, qui servait de conseiller légal, peut-être aussi de surveillant à Barberousse, se charge de traduire l'ardeur qui anime la flotte : « Allez-vous donc, dit-il, laisser les infidèles s'éloigner, sans essayer de leur livrer bataille ? Voici l'instant de montrer votre courage et votre science de corsaire, l'instant de gagner enfin le pain que vous mangez. Soliman ne manquera pas de bois pour construire une autre flotte, si celle que vous commandez est détruite, les capitaines ne lui font pas davantage défaut ; ce qu'il ne vous pardonnerait pas, ce serait d'avoir pu combattre et de n'avoir pas voulu. » Ce langage, confirme ce qui a été avancé plus haut : que la perte de la flotte de Barberousse ne serait, pour le développement de l'Islam, qu'un incident fâcheux et, pour le sultan, qu'une perte matérielle bientôt réparée.

Khair-ed-din fait tirer le coup de partance et, se plaçant à la tête de sa flotte, la conduit en dehors des hauts-fonds qui bordent l'entrée

du golfe d'Arta. « Allons donc combattre, dit-il à Salih-Reis, quoique l'ennemi nous soit de beaucoup supérieur. Si nous hésitions, ce beau parleur, qui n'est ni homme ni femme, nous accuserait auprès du Grand-Seigneur et le Grand-Seigneur, probablement, nous ferait pendre. »

VII

Bataille de Prévésa, livrée le 27 septembre 1538.

Pendant la nuit du 26 au 27 septembre, la flotte chrétienne avait fait dans la direction du sud une trentaine de milles. Quelques heures avant le lever du jour, le vent fraîchit et devint tout à fait contraire. Doria se rapproche de l'île Sainte-Maure et jette l'ancre à la hauteur du petit îlot de la Sessola. Le galion et quelques naves apparaissent dans le lointain faisant force voile pour rejoindre la flotte. Barberousse, avant de tenter d'engager l'action, a rassemblé une dernière fois ses capitaines : « Que chacun de vous, dit-il à ces vieux marins dont plus d'un fut le compagnon de ses premières croisières, mette son vaisseau en ligne. Je n'ai qu'un seul ordre à vous donner ; suivez des yeux ma manœuvre et, sur mes mouve-

ments, réglez les vôtres. » « Les Ottomans réunissaient en ce moment cent quarante bâtiments partagés en trois escadres. Les premiers rayons de soleil montrent aux vigies de la flotte chrétienne cette multitude de vaisseaux, cette armée accourant à sa poursuite. Doria prétendait attirer à sa suite l'armée de Barberousse ; il ne s'attendait pas à voir ses vœux réalisés aussi promptement. L'endroit où « l'impatience de son adversaire l'appelle à combattre n'est assurément pas celui qu'il cherchait. *Livrer bataille sur une côte sans refuge, où la moindre tempête sera bien plus à craindre que le canon de l'ennemi*, n'a rien qui puisse séduire un chef doué de quelque prévoyance. On comprendra qu'en proie à cette préoccupation dominante, Doria ait hésité trois heures à se porter au-devant de l'ennemi. La pression de l'opinion publique, la fougue belliqueuse de Vincent Capello et de Grimani finirent par l'emporter. »

Quelle situation bizarre et pénible à la fois que celle de ces deux amiraux de valeur égale et si bien faits pour lutter l'un contre l'autre ! Leur expérience des choses du métier, la connaissance approfondie de la mer sur laquelle ils sont appelés à combattre, la saison avancée, tout les convie à différer d'engager une action qui peut entraîner leur perte sans profit aucun pour la cause qui leur met les armes à la main

et, malgré eux, les voilà commençant la bataille sous la pression de subalternes irresponsables et imprévoyants. Comme on a eu raison de dire : les fous font la loi, ne laissant aux sages d'autres ressources que de l'appliquer le moins défectueusement possible !

Doria donne, bien à regret, l'ordre de lever l'ancre et de se diriger vers le nord. Il comptait être rallié en route par le galion de Condulmiero et les autres naves attardées ; mais le galion, au moment où il passait sous le cap Zuana, promontoire abrupt formé par une grosse éminence, tomba tout à coup en calme. Il était alors à environ quatre milles de la terre ferme, à neuf de l'entrée de Prévésa, qui restait à peu près au nord-est, et à dix du mouillage de la Sessola, dans la direction du sud-sud-ouest.

L'énorme masse s'arrêta brusquement et demeura immobile comme une tour. Condulmiero détache sur le champ vers Doria la frégate légère qui lui sert de chaloupe. Il demande des ordres et du secours. « Commencez toujours le combat, lui fait répondre l'amiral, vous ne tarderez pas à être soutenu. »

« Pauvre *Duilio* ! nous dit-on mélancoliquement, que pourra-t-il faire contre tant de torpilleurs ? »

Ce qu'il pourra faire ? mais fournir à Doria le moyen de mettre en pratique le seul plan que

comporte la circonstance, étant donné que la tempête qui menace ne permet pas d'engager la bataille à fond. Le galion va attirer sur lui toutes les troupes d'abordage de l'armée ennemie et alors, mettant à profit sa supériorité numérique, la flotte chrétienne aura facilement raison des équipages réduits de la flotte ottomane. Voilà la seule explication admissible de la réponse de Doria à Condulmiero : Commencez toujours le combat ; vous serez soutenu tout à l'heure. Malheureusement pour le chef chrétien, ce n'était pas à l'eunuque, à Sinan-Reïs ou à Vincent Capello qu'il avait affaire, c'était à Barberousse Khaïr-ed-din, c'est-à-dire à un homme qui, pour la finesse, le sang-froid, le coup d'œil et les talents maritimes n'avait rien à lui envier. Aussi le plan échoua-t-il.

« Les Turcs, à mesure que leurs vaisseaux dépassent la limite des hauts-fonds, se déploient avec une précision qui fait honneur à leur habileté pratique. Leur ligne présente la forme d'un croissant ; en avant marchent seize fustes commandées par Dragut ; l'aile gauche serre la terre d'aussi près que possible. »

Le but que se propose Barberousse est d'envelopper les naves et de les enlever, si possible, avant que les galères puissent leur porter secours. Sainte-Maure, aussi bien que l'Épire, était, à cette époque, possession des Turcs : la

flotte ottomane avait donc tout avantage à combattre, adossée au rivage. Un groupe de galères musulmanes s'est jeté entre le galion et la côte qu'on peut, en cet endroit, ranger presque à toucher. Ces galères contournent le galion de Condulmiero hors de la portée de son canon ; elles reviennent sur leurs pas, dès qu'elles l'ont dépassé. Le vaisseau leur présentait à ce moment la côte de tribord. Allaient-elles tenter de l'enlever à l'abordage ?

Le fracas des tambours et des autres instruments de guerre, mêlé aux cris sauvages qui, chez les Turcs, précèdent généralement l'assaut, le fit croire un instant. Heureusement pour Condulmiero, dit l'amiral, heureusement pour les Ottomans, dirons-nous, ces vaisseaux lancés à toute vogue, ces assaillants furieux, dont les proues poussaient devant elles un blanc rouleau d'écume, suspendirent tout à coup et d'un commun accord leur élan.

Admirons, en passant, la solide discipline de cette flotte, dont on nous vantait tout à l'heure l'habileté pratique. Quelle force de résistance ne devait-on pas s'attendre à rencontrer dans cette armée aguerrie et si maniable !

Une volée générale de l'artillerie turque indique le dessein d'engager le combat à distance. Les gens du galion demeurèrent fermes et calmes sous cette tempête de projectiles : Condulmiero

a prescrit de ne pas tirer un seul coup, avant que les Turcs ne soient à portée de mitraille. Le silence le plus complet règne à bord ; les Turcs pourraient douter qu'il existe des canons sur ce vaisseau ennemi qu'un reste de houle balance.

Déjà un boulet a coupé le grand mât de hune qui, dans sa chute, a entraîné le grand mât de perroquet où flottait le pavillon de Saint-Marc ; rassurés par l'impunité avec laquelle ils poursuivent leur tir, les Turcs se sont rapprochés au point de pouvoir se servir de leurs arquebuses. A cet instant impatientement attendu, Condulmiero, du geste et de la voix, donne le signal. Le capitaine vénitien ne tient pas à voir ses boulets s'éparpiller dans la mâture : Tirez bas, a-t-il dit à ses bombardiers, les boulets rebondiront et glisseront sur l'eau.

La première bordée du galion fut terrible : un boulet, tiré par le chef des bombardiers lui-même, fracassa la proue d'une galère de si belle façon, que l'équipage épouvanté se porta tout entier à la poupe, dans l'espoir de maintenir hors de l'eau l'avant entr'ouvert. Vains efforts ! la galère emplie d'eau disparaît en tourbillonnant. L'ordre de scier a été donné ; sans attendre une seconde volée, les Turcs exécutent cet ordre avec énergie. Une fois hors de la portée de l'artillerie du galion, la flotte ottomane se reforme pour revenir à l'attaque ; mais cette fois

avec plus de méthode et de prudence, elle adopte l'attaque par échelons.

Un peloton de quinze à vingt galères se porte en avant, fait feu, et se retire vivement ; un second peloton lui succède et répète la manœuvre, tandis qu'un troisième occupe la place laissée vide. Ce feu roulant à peine interrompu, se continue de une heure après midi au coucher du soleil. A ce moment, toute la flotte turque parut se rassembler pour porter au colosse le coup décisif. Le sort des flottes en présence allait se décider. Sur sa galère capitane, qu'il avait couverte de banderolles écarlates pour ce grand jour, Barberousse conduisait l'assaut en personne. Que se passa-t-il ? Personne ne le sait ! les historiens sont muets sur cette phase capitale du combat. Mais alors à quoi sert l'histoire ?

Deux flottes sont en présence ; l'une d'elles, pendant six heures, se livre à un tir d'artillerie contre un seul vaisseau. Cette canonnade a eu pour effet de préparer l'assaut, et l'ordre en est donné ; mais, au moment d'agir, le chef recule. Pourquoi ? On l'ignore !

Que faisait, pendant les six heures de la canonnade, le chef de la flotte adverse ? Il manœuvrait en haute mer, nous dira-t-on tout à l'heure. Quel était l'objectif de ses manœuvres ? Obscurité profonde, ignorance complète.

Et il s'agit des deux plus grands hommes de mer du seizième siècle!...

M. de la Gravière, sans étudier plus à fond une question qui pourtant aurait dû l'intéresser personnellement, lui marin ayant commandé en chef, insinue timidement : « Le cœur manqua-t-il à Barberousse au moment de jeter l'épieu ? Recula-t-il comme un chasseur imprudent recule devant le lion blessé qu'il est venu troubler dans son antre ? Ou l'approche de Doria modifia-t-elle instantanément les intentions du capitane-pacha ? Les historiens nous laissent dans le doute à cet égard. Toujours est-il qu'à l'instant même où l'abordage semblait imminent, le combat corps à corps inévitable, les Vénitiens virent la galère capitane changer peu à peu de direction, incliner le cap du côté du sud et se diriger vers quelques naves de moindre importance, vaisseaux de transport à peu près dépourvus d'artillerie, que de folles bouffées de vent retenaient séparés du gros de la flotte. »

Tandis que les historiens ne connaissent ni le plan, ni les intentions de Doria ; tandis qu'ils sont muets sur l'objet des manœuvres contradictoires de Barberousse, ils s'étendent avec complaisance sur les effets d'une canonnade, nulle quant à ses résultats, puisqu'elle n'a pas eu la sanction de l'assaut. Tant d'hommes ont été tués ; tant d'autres blessés ; les boulets enfoncés

dans la coque sont comptés minutieusement. Poussant leurs investigations avec une précision scrupuleuse, ils nous apprennent que tel chef avait un manteau cramoisi ; tel autre, une plume de telle couleur à son chapeau, etc., etc. Comprise de cette façon, l'histoire n'est plus qu'un verbiage oiseux. Ce serait à croire que la guerre n'est qu'une chasse, dont le soldat est le gibier ; chasse d'autant plus attrayante que les dangers courus y ont été plus grands. Telle a pu être, en effet, l'opinion des siècles passés ; mais, à l'heure actuelle, une pareille pensée ne saurait plus être admise : La guerre est un moyen violent de dénouer des situations inextricables et d'établir la prépondérance d'un ordre d'idées sur les idées contraires ; alors, tout en déplorant la fureur sanguinaire qui porte les peuples à s'entre-détruire, et tout en réservant aux victimes inconscientes tombées sur les champs de bataille la pitié respectueuse à laquelle elles ont droit, l'histoire doit s'attacher, d'après des faits certains, irréfutables, à mettre en relief les grands caractères qui marquent une étape dans la vie des peuples, à nous donner une explication nette des mobiles qui ont fait agir et à dégager des obscurités qui les enveloppent les conclusions que nous pouvons tirer des événements passés.

L'histoire alors remplira son but, qui est

d'instruire les générations nouvelles par la méditation des actes accomplis par les races disparues. Voilà ce que l'on ne trouve pas dans l'étude qui nous occupe et ce que l'on voudrait y voir.

Il est impossible d'admettre les deux premières interrogations. Le cœur manqua-t-il à Barberousse ou recula-t-il comme un chasseur imprudent recule devant le lion blessé ?

Barberousse, fils d'un soldat rouméliote devenu potier, était parvenu au commandement suprême par son courage maintes fois éprouvé et par ses capacités maritimes. Quand sa vie tout entière ne serait pas une protestation contre une insinuation de lâcheté, nous trouvons dans les discours qu'il tient à ses officiers avant d'engager le combat, la preuve que les tendances de son tempérament de corsaire s'alliaient avec ses intérêts matériels pour le forcer à une action énergique : Ne dégarnissons pas nos vaisseaux disait l'amiral turc, préparons-nous à l'abordage ; et plus loin : le sort en est jeté, courons à l'ennemi, car si nous ne le faisons pas, l'eunuque nous dénoncerait au Grand-Seigneur, et celui-ci nous ferait pendre.

Est-ce là le langage d'un trembleur, ou même celui d'un imprudent ?

La troisième question nous paraît bien près de la vérité. Dans le conseil de guerre qui a

précédé l'action, nous entendons Barberousse déclarer qu'il faut se défier de Doria et se bien garder d'affaiblir la garnison des vaisseaux. Dans sa manœuvre pour séparer le galion de Venise du gros des galères, nous voyons la flotte turque aller à l'abordage et, sans cause apparente, par pur caprice, croirait-on, s'arrêter subitement. Enfin, après une canonnade furieuse qui avait mis l'équipage de Condulmiero sur les dents, les Ottomans, après avoir fait mine de donner l'assaut, se détournent une seconde fois de leur but avoué, pour attaquer des vaisseaux presque dépourvus de moyens de défense. Pourquoi toutes ces hésitations ? Parce que Barberousse connaît son adversaire. Il sait que Doria ne commettra pas l'imprudence d'engager la bataille : la tempête gronde dans le lointain. Mais aussi, il est persuadé que toutes les manœuvres du chrétien n'ont qu'un but : lui faire dégarnir ses vaisseaux ; le roi d'Alger se gardera bien de tomber dans le piège. L'Ottoman, qui fort probablement a dû chasser le lion, trouve que le galion est un agneau de trop forte taille et, tout rugissant, il rôde autour de lui, sans pour cela détacher son œil du chasseur. La situation de la flotte turque eût été critique en effet, si les alliés avaient attaqué, alors que les troupes étaient occupées à l'abordage du galion. Voilà pourquoi l'amiral est bien près de la vérité

quand il écrit : Ou l'approche de Doria modifia-t-elle instantanément les intentions du capitain-pacha ?

En voyant les Turcs se diriger vers leurs navires, les équipages de deux naves se jetèrent dans les chaloupes. Barberousse fit incendier ces deux vaisseaux. Une troisième nave, capitaine Boccanegra, fut canonnée d'abord et abordée ensuite par les Turcs ; mais la défense fut si vigoureuse que les compagnies d'abordage ne purent prendre pied et la nave, favorisée par une brise, s'échappa dans la direction de Corfou.

Que faisait la flotte chrétienne pendant ces escarmouches ?

La brochure nous répond :

« Doria faisait un pompeux déploiement de sa prétendue science de tacticien : il voulait, « prétendait-il, attirer les Ottomans en haute « mer, afin de les écraser sans péril sous le feu « de ses naves. » Excellente combinaison pour un propriétaire de galères, mais combinaison bien subtile pour un amiral de la Sainte-Ligue. La guerre n'admet pas les complications : perdre son temps a toujours été un mauvais moyen de remporter la victoire. Doria, dès le matin, avait appareillé. Le vent, quoique faible, le portait vers l'ennemi : il s'arrêta de son plein gré, à dessein, en arrière des naves, auxquelles il

entendait laisser tout l'honneur et tout le poids du combat.

« Un instant on put croire qu'il essaierait de passer entre la terre et la flotte ottomane : en approchant des dernières naves, il fit, au contraire, une grande embardée, gagna au large, et alla se poster en dehors de la masse confuse des soixante navires à voiles. La manœuvre parut surprendre les Turcs, qui ne savaient trop à quelle intention secrète l'attribuer; elle donna probablement au galion, vers quatre heures de l'après-midi, un répit dont ce malheureux vaisseau avait grand besoin. Les Turcs, pour quelque temps, lâchèrent prise, et se portèrent à la rencontre des galères chrétiennes. Doria revira de bord, sur-le-champ, et, continuant de se couvrir des naves comme d'un rempart, se rapprocha, par un mouvement d'ensemble, de la côte de Sainte-Maure... »

Dans les deux alinéas qui précèdent, le plan de Doria se dévoile très apparent. « Il faisait un pompeux déploiement de sa prétendue science de tacticien; il voulait, prétendait-il, attirer les Ottomans en haute mer, afin de les écraser presque sans péril sous le feu de ses bâtiments à voiles. » Là était, en effet, la clef du plan de Doria, plan qu'il a poursuivi avec une patiente tenacité, en dépit des criailleries des officiers en sous-ordre. Dans la situation respective des deux

flottes, c'était le seul plan raisonnable que pût pratiquer le chef chrétien : faire subir aux Ottomans le feu d'une artillerie puissante et tenir fraîches ses troupes d'assaut, en empêchant les galères de prendre part aux combats; inciter son adversaire à monter à l'abordage des navires à voiles, sachant bien que ceux-ci étaient en état de se défendre longtemps et vigoureusement, comme le prouve le combat soutenu par la nave commandée par le capitaine Bocca-negra; paraître alors sur le théâtre de l'action et tenter de détruire, dans un brillant coup de main relativement sans danger, vu sa supériorité numérique, les galères ennemies toutes meurtries par le duel d'artillerie. La flotte ottomane détruite, sans grand dommage pour les coques chrétiennes, la tempête pouvait se déchaîner; nous avions Lépante sans les suites de Trafalgar.

Le plan était beau, et il aurait eu grande chance de succès si la flotte turque n'avait pas été commandée par Barberousse.

La guerre n'admet pas les complications; perdre son temps a toujours été un mauvais moyen de remporter la victoire. Cette idée est vraie *a priori*; mais est-ce bien une victoire que l'action qui consiste à détruire son ennemi, sans pouvoir profiter soi-même des avantages de cette destruction? Est-il bien sage de détruire

son ennemi, et soi avec lui, alors que seul il possède une réserve puissante capable de ramasser sur le champ de bataille le sceptre échappé des mains défaillantes des deux rivaux anéantis? N'est-il pas de beaucoup préférable de remettre la partie et de changer Prévésa en Lépante plutôt que de courir le risque de Trafalgar?

Grimani et Capello, collaborateurs inférieurs de Doria, ne comprenaient rien aux évolutions qu'on faisait exécuter à la flotte; ils suivaient dociles, mais déjà inquiets et intérieurement indignés; on était les plus nombreux, donc on devait se battre. Mais après? Après? Doria, qui était le chef responsable, se serait expliqué avec ses commettants. Eux, soldats, n'avaient qu'un devoir: se faire tuer le plus vaillamment possible.

Il est de fait que, pour des gens à courte vue, l'occasion était tentante. L'ennemi était là évidemment inférieur en nombre; assez éloigné de son port de refuge, n'ayant d'autre retraite que la bouche d'un canal étroit. Et on ne courait pas à lui; on ne profitait pas de la chance inespérée d'en finir d'un seul coup; on assistait pour ainsi dire l'arme au bras à la destruction d'une avant-garde sacrifiée! L'amiral en chef ne serait-il pas un traître?

N'y tenant plus, les deux amiraux sautent dans une fuste et se font conduire à bord de la

galère capitane. Grimani, qui a sur la conscience le coup de main avorté de Prévésa, hésite à prendre la parole et à juger son chef; l'amiral vénitien, plus fougueux ou plus brouillon, se charge d'exprimer les griefs communs. Il parlait avec tant de véhémence que des galères voisines, chacun suivait l'altercation. « Que faisons-nous, clamait-il? Pourquoi n'abordons-nous pas l'ennemi! Doutez-vous par hasard, disait-il à Doria, que mes capitaines et moi soyons disposés à faire notre devoir? S'il en était ainsi, mettez-vous à l'écart et donnez-nous l'ordre d'attaquer; vous verrez de quelle façon se comporte une flotte vénitienne en pareille occurrence. »

Doria subit sans s'émouvoir l'apostrophe: « Puisque vous êtes si bien disposé, répliquait-il à Capello, vous n'avez qu'à me suivre; quand le moment d'agir sera venu; je n'attendrai pas vos conseils pour vous donner l'exemple. » La réponse de Doria était sage et contrastait singulièrement avec l'emportement maladroit de son collaborateur.

Mais quel était donc cet amiral de Venise, qui menait si grand tapage?

C'était une personnalité considérable, qui avait tenu de hauts emplois et que ses compatriotes estimaient beaucoup, si on en juge par l'épithète que les Vénitiens firent graver sur

son tombeau. En feuilletant la brochure, nous avons cherché, mais en vain, par quelles actions d'éclat Capello avait conquis la confiance de ses compatriotes ; nous ne trouvons qu'un fait qui puisse paraître une explication plausible : Capello avait des ancêtres. Il appartenait, ainsi que Grimani (bataille de Zonchio), à cette brillante noblesse vénitienne, aristocratie marchande et militaire dont les Barca, les Scipion, les Chatam auraient pu envier l'indomptable énergie. Ce qui, si nous comprenons bien, peut se traduire ainsi : Capello, comme tant d'autres, du reste, bénéficiait de la gloire acquise par ses ancêtres.

Comment ce fougueux amiral s'était-il préparé à cette lutte qu'il réclamait si bruyamment, au risque de démoraliser les équipages ? Il s'y était préparé d'une façon assez singulière. Prévoyant que la journée ne se passerait pas sans que cette fameuse tempête, qui menaçait depuis le commencement de l'action, vint à éclater, il avait assuré sa retraite, et cela dès le matin. Il avait ordonné à ses matelots d'injonquer leur trinquet, c'est-à-dire de lier la voile à l'antenne avec des joncs, de façon que la toile se déroulant à la première secousse donnée d'en bas à l'écoute, la flotte vénitienne pût fuir précipitamment devant la tourmente.

Personne ne blâmera la prudence de Capello ;

mais Doria avait bien raison de ne compter qu'à demi sur ses alliés ; et, de bonne foi, peut-on lui imputer à crime la circonspection qu'il a montrée pendant la journée de Prévésa ?

Le jour commençait à baisser ; deux fois Doria recommença ses manœuvres ; mais ce fut en vain. Les Turcs ne se laissèrent pas tenter par la proie qui leur était offerte en pâture et l'amiral de Charles-Quint en fut pour ses manœuvres.

Durant ces changements de route continuels, deux galères chrétiennes s'égarèrent et allèrent donner dans le gros de l'armée ottomane. Entourées immédiatement, les Turcs les abordèrent avec vigueur ; les équipages se défendirent héroïquement, en braves gens qu'ils étaient, mais, accablés par le nombre, ils furent égorgés en quelques instants.

Ici les mêmes historiens qui, tout à l'heure, n'ont pu donner d'explications sur ce qui fait la bataille elle-même, c'est-à-dire sur le plan de Doria et les contre-manœuvres de Barberousse, sont parfaitement au courant de l'ordonnance des deux flottes et entrent dans de grands détails sur ce sujet peu passionnant. M. de la Gravière émet la réflexion suivante : « Ces belles combinaisons n'ont jamais été, je gage, que la déformation accidentelle, non voulue de la ligne de front, ligne qui, depuis le combat de Sala-

mine jusqu'à l'avènement de la marine à voiles, ne cessa jamais d'être considéré comme l'ordre fondamental de bataille. » On doit s'en tenir à cette opinion, ce qui permettra de négliger les pompeux racontars des historiens sur la disposition respective des deux flottes.

« Le 27 septembre 1538, la journée avait été étouffante ; Capello dut déposer son casque pour se couvrir la tête d'un vaste chapeau de paille. Au coucher du soleil, l'orage *menaçant depuis midi* éclata. Une forte brise, accompagnée d'éclairs, de tonnerre et d'une pluie battante, fondit sur les deux armées en quelques instants dispersées. L'attente prolongée du combat avait surexcité les nerfs outre mesure : cette côte, le long de laquelle chrétiens et mécréants se mesuraient des yeux pouvait devenir le tombeau de la flotte qu'une tempête soudaine y acculerait. Les Turcs possédaient dans Prévésa un asile assuré ; les vaisseaux de la Sainte-Ligue ne pouvaient rencontrer d'abri qu'à Corfou. Doria fit sans doute plus d'une fois cette réflexion inquiétante, pendant qu'il croisait de l'est à l'ouest et que son regard se tournait involontairement vers les nuages qui s'amoncelaient peu à peu à l'horizon du midi. Le grain, en se déchainant, lui fit perdre la tête, et peut-être aurait-on bientôt fait de compter les capitaines qui, en cette occasion, conservèrent leur sang-froid. Le dieu Pan

ne répandra jamais plus sûrement l'effroi dans les armées que lorsqu'il sera secondé par l'orage.

« Doria fit déployer son trinquet et s'abandonna au vent, courant, la rafale en poupe, vers Corfou. *Sans qu'il fût besoin de leur donner aucun ordre*, toutes les galères chrétiennes imitèrent la manœuvre de la capitane. On remarqua plus tard que les Vénitiens s'étaient, *dès le matin*, préparés à ce mouvement spontané de retraite, car ils avaient injonqué leur trinquet. La confusion, en quelques minutes, fut extrême. L'ennemi se débattait probablement dans un désordre pareil à celui qui mettait les chrétiens en déroute ; ce qui n'a pas empêché d'accuser Doria d'avoir fait éteindre le fanal qui brillait à la poupe de la capitane, et cela afin de dissimuler sa fuite. Barberousse en aurait, dit-on, amèrement raillé son rival.

« Je mets fort en doute, dit M. de la Gravière, cette précaution honteuse. Le vent aussi bien que la pusillanimité du général peut avoir éteint les fanaux, et Doria n'avait pas tellement sujet de craindre Barberousse qu'il dût s'exposer aux séparations les plus fâcheuses, uniquement pour éviter d'être poursuivi. L'Auster, ce dominateur inquiet de l'Adriatique, est plus gênant qu'on ne pense pour les timoniers.

« Vingt galères égarées poussèrent jusqu'aux côtes de la Pouille. « Tous prétendent, écrivait

« un témoin oculaire, qu'ils ont été les derniers à fuir; qu'ils avaient l'ennemi sur les talons. L'ennemi ne nous a pas poursuivis un seul instant. Après cette fuite de quatre-vingts milles, des capitaines ont jeté leurs vaisseaux à terre, par crainte d'autres galères subitement aperçues, galères qui étaient des nôtres. D'autres ont canonné des écueils, les prenant dans l'obscurité pour des bâtiments turcs. » Ainsi les Perses fuyant, après la bataille de Salamine, le mouillage de Phalère, croyaient reconnaître dans les falaises voisines du cap Sunium des voiles athéniennes. L'émotion a les mêmes effets en tout temps et en tout pays.

« Les naves et les galions, privés de leurs généraux, ne sachant, au milieu d'une obscurité complète, de quel côté tourner leurs proues pour les retrouver, finirent par se laisser emporter à la suite des galères dans la direction de Corfou. »

De ce qui précède nous retiendrons seulement deux faits contradictoires : « Au coucher du soleil, l'orage, menaçant depuis midi, éclata. » Et plus loin : « On remarqua plus tard que les Vénitiens s'étaient, dès le matin, préparés à ce mouvement spontané de retraite... »

Était-ce depuis midi ou depuis le matin que l'orage menaçait? Si ce n'était que depuis midi, les Vénitiens étaient de bien prudentes gens!

Tout, dans cette journée de Prévésa vient dé-

montrer que la seule, l'unique préoccupation de Doria, était de dérober sa flotte à l'étreinte de la tourmente; cette même préoccupation était le souci de ses alliés, comme le prouve la précaution prise par la flotte vénitienne; dans de telles conditions, il n'est pas possible d'admettre les reproches dont on accable Doria. L'amiral chrétien savait que le temps matériel de terminer la bataille lui ferait défaut, il a tendu à son adversaire un piège que celui-ci, avec un rare bonheur pour lui-même, a su déjouer. Qu'aurait-on pu lui demander de mieux?

La critique est facile, alors qu'on examine les choses à distance, du fond d'un cabinet, à l'abri de tout danger et sans encourir aucune responsabilité! Combien grande est la différence entre la théorie et la pratique!

N'avons-nous pas vu, au Tonkin, un de nos plus brillants professeurs de l'école de guerre, échouer piteusement dans une affaire qui aurait atteint les proportions d'un désastre, si nos adversaires avaient su profiter de la chance inespérée que la fortune leur offrait!

Doria, politique et soldat tout à la fois, a su préserver sa flotte d'une destruction certaine, tout en faisant sentir à son ennemi qu'il était capable de le battre, si l'état de la mer l'avait permis. Charles-Quint, dont la haute compétence n'a jamais été mise en doute, a félicité son

amiral de la conduite prudente qu'il avait tenue à Prévésa et il n'eut pas lieu de s'en repentir, car, pendant vingt-deux ans, cette même flotte, qui a été sauvée du désastre par la circonspection de son chef, a garanti à l'Espagne la prépondérance maritime dans le bassin occidental de la Méditerranée. Adoptons, comme conclusion de ce travail, l'opinion de l'empereur, opinion confirmée par les faits et, au lieu de traiter de lâche et d'ignominieuse la conduite de Doria, terminons en disant : Honneur à toi, Doria, qui, en dépit du malaise et des défaillances qu'occasionnent à l'organisme humain les heures qui précèdent l'orage ; en dépit des excitations de tes subalternes, des tendances de ton tempérament, as su rester calme et maître de tes facultés ! Tu avais la force, et tu ne t'en es pas servi avec emportement, au risque de compromettre ta réputation. En sachant faire taire tes sentiments, en sacrifiant ton intérêt personnel à l'intérêt général, tu as remporté la plus belle de toutes les victoires, honneur à toi !

Et gloire à Charles-Quint, qui a su reconnaître ton mérite et t'a défendu contre tes ennemis !